

Le sacré et le salace. Flâneries traductologiques à travers quelques passages de la Bible, d'Aristophane et de Martial

Gerhardt Stenger

▶ **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. Le sacré et le salace. Flâneries traductologiques à travers quelques passages de la Bible, d'Aristophane et de Martial. Christine Lombez. Retraductions de la Renaissance au XXIe siècle, Éditions Cécile Defaut, pp.73-105, 2011, 978-2350183008. hal-04084687

HAL Id: hal-04084687

https://nantes-universite.hal.science/hal-04084687

Submitted on 28 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

LE SACRÉ ET LE SALACE : FLÂNERIES TRADUCTOLOGIQUES À TRAVERS LA BIBLE ET QUELQUES PASSAGES D'ARISTOPHANE ET DE MARTIAL

Point de métier plus ingrat que celui de traducteur. Dénoncé comme traître dans un adage célèbre, il se voit taxé de faussaire, voire de blasphémateur quand il aborde la parole de Dieu[1] ; dans le meilleur des cas, on lui reproche de produire des « belles infidèles »[2]. L'accusé se défend en dénonçant à son tour le mirage d'une communication pleine et substantielle entre un texte source et sa transposition dans une langue cible donnée. Se plaçant résolument en position de *réécriture*, le traducteur refuse de laisser à l'auteur premier la responsabilité de l'action poétique en se contentant d'une sorte de fonction « ancillaire ». Il arrive cependant que ces artisans de la langue trahissent, sciemment ou insciemment, les textes qu'ils ont à charge de traduire sans pouvoir faire valoir des problèmes d'ordre linguistique insurmontables. Nous verrons, à propos de deux cas extrêmes – les traductions de la Bible et de quelques textes littéraires obscènes[3] – comment des présupposés religieux ainsi que la pudibonderie des traducteurs et/ou des lecteurs ont pesé, au cours des siècles, sur la traduction des textes sacrés et outrageusement défiguré d'innombrables passages dans les comédies d'Aristophane et les *Épigrammes* de Martial.

---

[1] « Celui qui traduit littéralement est un faussaire ; celui qui ajoute quelque chose est un blasphémateur », dit de façon redoutable le Talmud.

[2] On sait que Ménage observa malicieusement que telle traduction de Perrot d'Ablancourt lui rappelait une femme qu'il aima autrefois « et qui était belle mais infidèle ». L'expression désigne depuis les traductions classiques françaises, très élégantes, conformes au goût et aux mœurs de l'époque.

[3] Nous distinguons ces textes des écrits pornographiques à proprement parler qui doivent servir à la même fin dans la traduction que dans l'original.

1. La Bible

Comme chacun sait, la Bible est un ensemble extrêmement composite, fait de livres, de styles et de genres très divers, dont la date de composition s'étend sur une dizaine de siècles (entre 1000 av. J.-C. et env. 100 apr. J.-C.). On ne possède évidemment aucun des manuscrits originaux, mais seulement des copies de copies. Les langues employées sont l'hébreu, l'araméen et le grec. La première traduction des Écritures juives, la Septante[4], fut effectuée entre 250 et 117 av. J.-C. La traduction complète en latin de l'Ancien et du Nouveau Testament, achevée vers 405, fut l'œuvre de saint Jérôme ; cette traduction, appelée Vulgate, resta jusqu'au 19e siècle l'unique Bible de référence pour le monde catholique. En 1199, le pape Innocent III interdit aux laïques la lecture de la Bible à cause des exemples d'immoralité contenus dans certains livres, mais deux siècles plus tard, vers 1382, le précurseur de la Réforme John Wycliffe traduisit la Bible du latin en anglais de son temps[5].

En 1530, le savant humaniste et prêtre catholique Jacques Lefèvre d'Étaples publie à Anvers une traduction complète de la Bible du latin en français, signalant au passage diverses erreurs de la Vulgate par rapport au grec[6]. Un énorme travail de recension et de comparaison, initié par Érasme, aboutit en 1550 au texte grec publié par Robert Estienne ; ce *textus receptus*, ou « texte reçu », sera utilisé comme référence jusqu'au début du 19e siècle.

Après le développement de la Réforme en France et en Suisse, les protestants souhaitent disposer eux aussi d'une traduction de la Bible. Dès 1535,

---

[4] La Bible Grecque ou Septante, destinée aux Juifs de la diaspora, comprend la Bible hébraïque – le Pentateuque, les Prophètes et les Écrits – ainsi que des livres deutérocanoniques et apocryphes. On ne croit plus guère à la légende des 70 traducteurs d'Alexandrie, produisant par miracle (sans se consulter) le même texte.

[5] Dans les lignes qui suivent, nous ne citerons que les traductions les plus importantes. Pour une histoire complète des traductions de la Bible en France, voir Daniel Lortsch, *Histoire de la Bible en France*, Paris et Genève, 1910.

[6] Lefèvre d'Étaples fut persécuté jusqu'à être condamné au bûcher à cause de son action en faveur de la Bible. Grâce à la protection du roi François Ier, il put échapper aux sanctions judiciaires.

Pierre-Robert Olivétan, un cousin éloigné de Calvin, publie une Bible en français à partir des originaux hébreu et grec. Révisée à plusieurs reprises par des théologiens de Genève – d'où son appellation Bible de Genève – la traduction d'Olivétan connaît un succès considérable et s'impose comme la référence pour le protestantisme de langue française jusqu'au début du 18e siècle, où elle subit d'importantes corrections dues aux pasteurs David Martin (1707), puis Jean-Frédéric Ostervald (1744). Sa révision de 1910 est connue sous la dénomination « Bible synodale »[7].

Du côté catholique, l'Église atténue peu à peu son opposition à la diffusion de la Bible. En 1550 paraît à Louvain une traduction corrigée de la Bible de Lefèvre d'Étaples, en accord complet avec la Vulgate, déclarée la seule Bible inspirée de Dieu par le concile de Trente ; révisée en 1578, elle connut un succès exceptionnel jusqu'au triomphe de la Bible de Port-Royal, publiée d'abord en 1696, puis avec des « Notes courtes » en 1699-1700, sous la direction de Louis-Isaac Lemaître de Sacy. Sa carrière va durer deux siècles.

Il faut attendre le milieu du 19e siècle pour voir remplacées les Bibles « canoniques » des catholiques et des protestants. En 1859, le prédicateur protestant John Nelson Darby traduit les Écritures saintes directement à partir des textes hébreu et grec en trois langues (français, anglais et allemand) ; sa version a pour particularité d'être très littérale, de vouloir avant tout respecter le texte, en sacrifiant au besoin l'élégance du style, voire la clarté du texte traduit. Entre 1873 et 1880, le théologien suisse Louis Segond fait paraître une nouvelle version française de la Bible, suivie immédiatement par la publication, à Neuchâtel, de l'Ancien Testament sous le titre *La Bible annotée, par une société de théologiens et de pasteurs* (1879-1900). Mais c'est la révision de la traduction Segond, effectuée en 1910, qui va s'imposer du côté protestant au

[7] Une révision de la Bible Ostervald a encore parue en 1996.

20e siècle[8]. De 1894 à 1904 paraît la traduction complète de la Bible du chanoine Augustin Crampon, utilisée par les catholiques jusqu'aux années quarante. Entre 1948 et 1954, l'École biblique et archéologique française de Jérusalem fait paraître sa « Bible de Jérusalem », qui devient très rapidement le texte français de référence. Une version remaniée a parue en 1973, la dernière révision importante date de 1998. La dernière en date des Bibles modernes est la TOB, ou « Traduction Œcuménique de la Bible » (1972-1975), due aux meilleurs spécialistes catholiques, protestants et orthodoxes (plus de cent collaborateurs). Citons enfin les *Évangiles* de l'ACÉBAC (Association catholique pour l'étude de la Bible au Canada) parus en 1980 ; *La Bible expliquée*, une traduction interconfessionnelle de la Bible « en français courant » avec des commentaires, lancée par la Société biblique française en 1985 ; et enfin, la traduction « ultralittérale » d'André Chouraqui (1974-77, 1985).

Il n'est pas nécessaire d'être un philologue averti pour deviner que cette grande multitude de copies ait produit un texte de base peu sûr dont les différentes traductions, traductions de traductions et retraductions présentent en de nombreux endroits des versions fort divergentes, voire opposées[9]. Deux exemples, pris respectivement dans l'Ancien et le Nouveau Testament,

---

[8] Une *Nouvelle Bible Segond* a paru en 2001.

[9] Le respect superstitieux professé pour la lettre même de l'Écriture avait jusqu'au 17e siècle empêché l'esprit critique de s'exercer sur les livres considérés comme canoniques ; tout au plus parmi les commentateurs juifs du Moyen Âge s'en était-il trouvé un ou deux assez hardis pour élever quelques doutes sur l'attribution à Moïse de toutes les parties du Pentateuque ou à Josué du livre qui porte son nom. L'incertitude même du texte en maint endroit, les difficultés considérables de lecture qu'il présente, le désaccord existant parfois entre le texte hébreu traditionnel (massorétique) et d'autres textes, en particulier la version des Septante et la traduction latine de saint Jérôme, ne paraissent avoir éveillé l'attention d'aucun érudit avant le théologien réformé Louis Cappel ; dans ses livres *Arcanum punctationis revelatum* (1624) et *Critica sacra* (1650), cet hébraïsant eut le mérite d'établir que la façon dont l'Ancien Testament était lu et compris reposait sur une tradition relativement récente, que ni les points-voyelles, ni même les consonnes du texte hébreu ne pouvaient être considérés comme faisant partie de la révélation primitive. Du côté catholique, l'oratorien Jean Morin, dans ses *Exercitationes biblicæ* (1633), soutenait la thèse qu'au texte hébreu, falsifié d'après lui en maints endroits, l'on devait préférer le texte grec des Septante et celui de la Vulgate, réellement inspirés par Dieu.

montreront que la traduction de certains passages de la Bible résulte d'un parti pris théologique que les lecteurs de bonne foi sont généralement incapables de déceler.

1.1. Une action sanglante du roi David

Dans l'article *David* du *Dictionnaire philosophique*, Voltaire cite un passage de l'Ancien Testament en paraphrasant la traduction de Lemaître de Sacy[10] :

> David s'empare de tout le royaume. Il surprend la petite ville ou le village de Rabbath, et il fait mourir tous les habitants par des supplices assez extraordinaires : on les scie en deux, on les déchire avec des herses de fer, on les brûle dans des fours à briques. Manière de faire la guerre tout à fait noble et généreuse (2e Rois, chap. 12[11]).

La dernière phrase ne se trouve cependant pas dans le texte biblique : il s'agit d'un commentaire ironique de Voltaire destiné à souligner le caractère sanguinaire de David, l'« homme selon le cœur de Dieu » comme le veut la tradition. Mais peut-être Voltaire a-t-il forcé le trait ? Le lecteur moderne peut rapidement aboutir à cette conclusion car il suffit d'ouvrir n'importe quelle Bible contemporaine pour lire une toute autre version de ce passage. Voici comment la TOB (1972-75) traduit la fin de cet épisode sanglant : « Quant à la population, il la fit partir pour la mettre à manier la scie, les pics de fer et les haches de fer. Il les affecta au moulage des briques. » Commentaire des traducteurs (ajouté en note) : « Cette phrase semble signifier que David a astreint les Ammonites captifs à des travaux forcés. Aram. (cf. 1 Ch. 20.3) comprend que David les supplicia au moyen des instruments énumérés. – Litt. *Il les fit passer au moule à briques*. Traduction incertaine du texte lu (suivi par gr.

[10] Voltaire, *Dictionnaire philosophique*. Présentation, notes, choix de variantes, annexe, chronologie, bibliographie, index par Gerhardt Stenger, Paris, GF Flammarion, 2010, p. 248.
[11] Aujourd'hui 2 Sam 12.31.

et lat.) »[12]. En clair, nous sommes en présence de deux traductions possibles, dont l'une *semble* signifier que David ait astreint ses ennemis vaincus à des travaux forcés, et l'autre qu'il les ait suppliciés de manière particulièrement atroce, notamment en les faisant brûler vifs dans des… fours crématoires. Cette dernière interprétation du texte, rejetée par les traducteurs, est cependant cautionnée par un autre passage (1 Ch 20.3) où l'exploit de David est également raconté. Pour y voir clair, allons au texte.

À défaut de lire l'hébreu, commençons par citer la traduction ultralittérale d'André Chouraqui (1985-89) : « Il avait fait sortir le peuple qui s'y trouvait et les avait mis à la scie, aux ciseaux de fer, aux haches de fer. Il les avait fait passer à la briqueterie ». Cela reste ambigu en français. Dans la Septante, le texte est traduit de manière plus précise : « καὶ τὸν λαὸν τὸν ὄντα ἐν αὐτῇ ἐξήγαγεν καὶ ἔθηκεν ἐν τῷ πρίονι καὶ ἐν τοῖς τριβόλοις τοῖς σιδηροῖς καὶ διήγαγεν αὐτοὺς διὰ τοῦ πλινθείου », ce qui signifie littéralement : « il les mit dans la scie et dans les outils en fer tridentés, et il les conduisit à travers la briqueterie ». Même son de cloche dans la Vulgate de saint Jérôme : *Populum quoque ejus adducens serravit, et circumegit super eos ferrata carpenta ; divisitque cultris, et traduxit in typo laterum*. Cette version, canonisée lors du concile de Trente, est passée dans les traductions ultérieures. Exemples :

– Wycliffe (vers 1380) : « Also he ledde forth the puple therof, and sawide, and `dide aboute hem `yrun instrumentis of turment, and departide with knyues, and `ledde ouer bi the licnesse of tijl stoonus » ;

– Lefèvre d'Étaples (1530) : « Et amena le peuple d'icelle / et les sia : et feist tourner sus eulx des ploutrois ferrez. Et les divisa par cousteaux : et les feist passer oultre / par la forme des bricques » ;

– Luther (1545) : « Aber das Volck drinnen füret er eraus / und legt sie unter eisern segen und zacken / und eisern keile / und verbrand sie in Zigelöfen » ;

---

[12] L'abréviation « Aram. » désigne la traduction araméenne de l'Ancien Testament.

– Bible de Louvain (1550) : « Et amena le peuple d'icelle, et les scia, et feit tourner sur eux des herces ferrées. Et les divisa p[ar] coulteaux, et les feit passer, par la forme des bricques » ;
– Lemaître de Sacy (1696) : « Et ayant fait sortir les habitants, il les coupa avec des scies, fit passer sur eux des chariots avec des roues de fer, les tailla en pièces avec des couteaux, et les jeta dans les fourneaux où l'on cuit la brique. C'est ainsi qu'il traita toutes les villes des Ammonites » ;
– Martin/Ostervald (1744) : « Il emmena aussi le peuple qui y était, et le mit sous des scies, et sous des herses de fer, et sous des haches de fer, et il les fit passer par un fourneau où l'on cuit les briques ».

Cette « manière de faire la guerre tout à fait noble et généreuse » (Voltaire) de l'homme selon le cœur de Dieu a évidemment quelque chose de choquant. Au début du 18e siècle, dom Calmet propose un commentaire savant du passage tout en essayant d'expliquer la cruauté de David à ses lecteurs :

> On a des exemples d'hommes sciés avec des scies de fer, dont on se sert pour scier le bois. Les histoires de Suède et de Naples, et celle des Turcs, en fournissent plusieurs expériences. […] Il y en a qui veulent qu'il les ait fait écraser dans l'endroit où l'on broie la terre pour faire les briques ; d'autres, qu'on les ait fait coucher et ensuite écraser dans un terrain raboteux, et semé de briques ou de tuiles cassées. Mais ce qui paraît le plus juste, c'est qu'il les fit jeter dans une fournaise ardente. Ce supplice n'était point inconnu en Orient. […] Tous ces tourments sont si éloignés de nos manières et nous paraissent si excessifs et si cruels, surtout dans une guerre où il ne s'agissait que de venger une insulte faite à des ambassadeurs par un jeune roi, à la sollicitation de quelques mauvais conseillers, que quelques habiles gens les ont regardé comme une exagération, ou comme une suite de la mauvaise disposition de David, dans le temps que, plongé dans le crime, il avait perdu cet esprit de piété et de clémence, qui l'avait jusqu'alors fait admirer.
>
> Mais il y a beaucoup d'apparence que David n'exerce envers eux ces supplices, que parce qu'eux-mêmes les exerçaient ordinairement envers les Hébreux pris à la guerre. […] Il est à présumer que David ne suivit en cela que les lois communes de la guerre de ce temps-là ; ou que les Ammonites s'étaient attiré

> ce châtiment par des actions précédentes, qui ne nous sont point connues : ce qui est certain, c'est que l'Écriture ne reproche rien sur cela à David […][13]

Jusqu'aux années 1870, la version *hard* du passage prévaut dans toutes les traductions. Celle de Pierre Giguet (1872) est on ne peut plus claire : « Il emmenait tout le peuple qui l'habitait, et il l'extermina en plaçant les uns sous des scies, sous des herses de fer, sous des cognées de bûcherons ; en jetant les autres dans les fours à briques »[14]. À la fin du 19e siècle, les atrocités commises par David commencent cependant à poser problème. La Bible annotée de Neuchâtel (1879-1900) rapporte qu'« un grand nombre de savants ont pensé que David les avait seulement condamnés aux travaux forcés pour la fabrication des instruments de fer », mais précise aussitôt que « les termes du texte se prêtent difficilement à cette interprétation ». Ce n'est qu'au 20e siècle qu'une nouvelle traduction, « politiquement correcte », va soudainement s'imposer :
– Bible de Jérusalem (1955) : « Quant à sa population, il la fit sortir, la mit à manier la scie, les pics ou les haches de fer et l'employa au travail des briques ».
– La Bible expliquée (1985) : « David déporta les habitants et les affecta à des travaux forcés, en tant que scieurs et tailleurs de pierres, bûcherons, ou mouleurs de briques ».

Le phénomène que nous venons de décrire s'observe aussi dans les autres langues. Depuis 1611, on lisait dans la célèbre King James Version : « And he brought forth the people that were therein, and put them under saws, and under harrows of iron, and under axes of iron, and made them pass through the brick-kiln » ; à partir de 1975, la New King James Version propose : « And he brought out the people who were in it, and put them to work with saws and iron picks

---

[13] Dom Augustin Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les deux premiers livres des Rois. Tome premier*, Paris, 1720, p. 527.
[14] Lecteur de dom Calmet, le traducteur précise dans une note : « Tel était dans ces temps le droit de la guerre suivant lequel David tirait vengeance du cruel affront subi par ses envoyés ».

and iron axes, and made them cross over to the brick works ». La New International Version (1973-84), quant à elle, propose : « and brought out the people who were there, consigning them to labor with saws and with iron picks and axes, and he made them work at brickmaking »[15].

Même chose en allemand :

– Elberfeld (1871) : « Und das Volk, das darin war, führte er hinaus und legte es unter die Säge und unter eiserne Dreschwagen und unter eiserne Beile (oder Sensen) und ließ sie durch einen Ziegelofen gehen » ; nouvelle traduction en 1985 : « Das Volk aber, das darin war, führte er heraus und stellte es an die Steinsäge, an die eisernen Pickel und an die eisernen Beile und ließ sie als Sklaven an den Ziegelformen arbeiten. »

– Lutherbibel 1984 : « Aber das Volk darin führte er heraus und stellte sie als Fronarbeiter an die Sägen, die eisernen Pickel und an die eisernen Äxte und ließ sie an den Ziegelöfen arbeiten ».

Quel est le mot de la fin ? Existe-t-il une traduction « correcte » de notre passage ? David fit-il couper les Ammonites en morceaux ou les condamna-t-il seulement aux travaux forcés ? Le pasteur Alexandre Westphal opte résolument pour une interprétation *soft* des événements :

> Dans les deux derniers passages, la Version Synodale et d'autres portent que lors du siège et de la prise de Rabba, Joab[16] « fit sortir les habitants et les *plaça sous* des scies, des herses de fer et des haches de fer et les fit passer par des fours à briques ». Ce serait barbare... mais le texte est à rectifier ; il dit simplement que Joab employa les vaincus au travail des forges, à la fabrication des briques : il les *mit aux* scies, aux pics de fer et aux haches, et les fit travailler au « moule à briques », comme dit Crampon[17].

Quant aux fameux fours à briques, « c'étaient probablement des 'moules à briques', et il est vraisemblable qu'il faut lire dans 2 Sa 12.31 : '...les fit

---

[15] On lit en note : « The meaning of the Hebrew for this clause is uncertain ».
[16] Il s'agit en réalité de David.
[17] Alexandre Westphal, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Paris, Éditions « Je sers », 1932, article *Herse*.

travailler au moule à briques', et non plus : '...les fit jeter dans des fours à briques' »[18]. L'auteur n'en est pas vraiment sûr, il tient la chose seulement pour *probable*, mais comme David n'était pas un *barbare*, il convient de *rectifier* le texte. Trente ans plus tard, un érudit croit avoir trouvé la solution. Dans une étude qui commence par la phrase fort significative « It is important, to Jews and to Christians alike, finally to absolve David, noblest of Hebrew kings, and most illustrious ancestor of Jesus, 'Son of David', from the charge of having perpetrated an atrocious genocide »[19], il prétend qu'il faut traduire ainsi la première partie de notre passage : « And the people who were in her (the city) he brought out and set at tearing her down, even with iron crows and iron mattocks »[20] (« Et les gens qui s'y trouvaient [dans la ville], il les fit sortir et les employa à la démolir, même avec des corneilles [sic] de fer et des pioches de fer »). En ce qui concerne la deuxième partie du verset 31, il propose la traduction suivante : « And he made them transgress against (i.e., desecrate, violate or destroy) the Molechs »[21] (« il les fit transgresser, c'est-à-dire désacraliser, violer ou détruire, les Molochs »), arguant que le mot hébreu MLKN désignant les fours à briques signifie en réalité « dans le lieu de Molech », c'est-à-dire dans le feu où les Ammonites faisaient passer leurs enfants à Moloch. Plus circonspect, ou ignorant peut-être les conjectures évoquées, Dominique Barthélemy résume enfin l'état de la question comme il suit :

> C'est Hoffmann qui a démontré que le vrai sens de ce mot n'est pas « four » mais « moule » à briques, retrouvant ainsi sans le savoir l'interprétation du karaïte Yéfet ben Ely qui traduit […] « dans la forme à briques », ce qui correspond exactement au « in typo laterum » de la V[ulgate]. Mais Hoffmann se distingue de Yéfet en ce que celui-ci imaginait que David, après avoir haché

---

[18] *Ibid.*, article *Four*.
[19] G. C. O'Ceallaigh, « 'And *so* David did to *all the cities* of Ammon », dans *Vetus Testamentum*, 12, 1962, p. 179.
[20] *Ibid*., p. 184.
[21] *Ibid.*, p. 185.

> menu les Ammonites, avait pétri leur chair avec de l'argile pour en faire des briques, ou bien encore que David avait pris les nourrissons et les avait placés dans un moule à briques, laissant en vie les plus malingres qui logeaient dans le moule, mais tuant ceux qui n'entraient pas dans le moule parce qu'ils étaient bien en chair.
>
> On comprend que Hoffmann […] préfère ne pas imaginer par quel procédé on avait fait « passer » les Ammonites dans le moule à briques, mais propose de corriger [en] « et il les fit travailler au moule à briques ».

Conclusion : « Il faudra que l'exégèse résiste à l'interprétation non fondée de […] 'four (à briques)' et interprète : 'et il les affecta au moulage des briques' »[22]. L'honneur de David est sauf[23] !

1.2. Le Gloria

Notre deuxième exemple est emprunté au Nouveau Testament : il s'agit d'un passage du *Gloria* (Luc 2.14[24]), cet hymne bien connu dont les premières paroles reprennent le cantique des anges à Bethléem. Les paroles du chant reprennent le texte de la *vetus latina*[25] : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Traduction : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ». En revanche, on lit dans la Vulgate de saint Jérôme : *Gloria in altissimis Deo et in terra pax in hominibus bonæ voluntatis*. Traduction : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté ». Disons que c'est la même chose,

---

[22] Dominique Barthélemy, *Critique textuelle de l'Ancien Testament. Rapport final du Comité pour l'analyse textuelle de l'Ancien Testament […]*, Fribourg et Göttingen, 1982-, t. I, p. 264.
[23] Nous avons limité notre étude, de manière un peu arbitraire il est vrai, aux traductions chrétiennes de la Bible. On admirera sans retenue la solution trouvée par la Bible du Rabbinat (1902, rév. 1966) : « Il emmena le peuple qui s'y trouvait, le condamna à la scie, aux herses de fer, aux haches de fer, l'envoya au four à briques, et il en usa de même à l'égard de toutes les villes des Ammonites. »
[24] À comparer avec Is 57.19-21 : « Paix, paix à celui qui est loin et à celui qui est près ! dit l'Éternel. Je les guérirai. Mais les méchants sont comme la mer agitée, Qui ne peut se calmer, Et dont les eaux soulèvent la vase et le limon. Il n'y a point de paix pour les méchants, dit mon Dieu » (Segond).
[25] *Vetus latina* désigne les textes bibliques traduits en latin avant la Vulgate de saint Jérôme.

avec ou sans la préposition *in*[26].

C'est bien ce qu'on lit dans la première traduction anglaise (nous ne citons plus désormais la première partie de la phrase, qui ne pose pas de problème de traduction) :

– Wycliffe (vers 1380) : « in erthe pees be to men of good wille ».

Mais ce n'est pas ce qu'on lit dans la première traduction française :

– Lefèvre d'Étaples (1530) : « en terre / paix : aux homes bonne volunte ».

Même chose dans la première traduction allemande :

– Luther (1545) : « Friede auff Erden / Und den Menschen ein wolgefallen » (« paix sur la terre et bienveillance envers les hommes »).

Mais voici une troisième traduction qui arrive sur le marché :

– Lemaître de Sacy (1696) : « paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu ».

Désormais, les trois traductions sont concurrentes :

– Martin/Ostervald (1744) : « que la paix soit sur la terre et la bonne volonté dans les hommes ! »

– Darby (1859) : « sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes ! »

– Segond (1910) : « paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée[27] ! »

– Crampon (1894-1904) : « paix chez les hommes de bon vouloir ! »

– La Bible expliquée (1985) : « paix sur la terre pour ceux qu'il aime ! »

– Chouraqui (1985-89) : « paix sur terre aux hommes de bon gré ! »

Quelle est l'explication de ce phénomène ? Elle est très simple. Il existe en réalité deux versions grecques du texte :

– δόξα ἐν ὑψίστοις θεῷ καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία ;

– δόξα ἐν ὑψίστοις θεῷ καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας[28].

---

[26] Il existe en réalité de nombreuses autres différences de détail (*in altis Deo*, *super terra*, *super terram*,…). Voir *Bibliorum sacrorum latinorum versiones antiquae*, Reims, 1743, t. III, p. 267-268.

[27] C'est-à-dire recevoir favorablement, trouver bon.

[28] ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας : ℵ* A B* D W pc it^{d} vg^{ww} vgst cop^{sa} goth Origen$^{gr(2/5)}$ Origen^{lat} Cyril-Jerusalem Gaudentius Jerome$^{4/15}$ Augustine$^{2/41}$ NR CEI ND Riv TILC Nv NM ;

Dans la première version, le dernier mot (εὐδοκία) est au nominatif, dans la deuxième, il est au génitif (εὐδοκίας). Le mot εὐδοκία, d'origine néotestamentaire, est revêtu de trois significations :

1. bonne volonté, bienveillante intention, bienveillance ;
2. délices, plaisir, satisfaction ;
3. désir.

La traduction correcte de la première version est : « Gloire à Dieu au Ciel ! Paix sur la terre ! Bienveillance envers les hommes ! » C'est ainsi que traduisirent Lefèvre d'Étaples et Luther. Cette version, qui donne le même rôle dans la phrase aux trois mots gloire, paix et bienveillance, « divise le cantique en trois sentences, dont les deux premières sont parallèles, et dont la troisième indique la cause ou le fondement des deux autres »[29]. On a objecté qu'elle péchait par la répétition de la même idée dans les deux derniers membres de la phrase (paix et bienveillance) ainsi que la présence de la conjonction *et* qui, ne s'y trouvant qu'une fois (entre la gloire et la paix), divise la phrase en deux termes (ciel et terre), sans opposer la terre et les hommes[30]. Mais ce sont là des considérations littéraires et stylistiques qui ne conviennent pas forcément aux auteurs du Nouveau Testament : s'ils étaient inspirés par Dieu, ils n'écrivaient pas comme Platon.

Passons à la deuxième version maintenant. Nous avons alors le choix entre deux traductions possibles du génétif εὐδοκίας, qui ne signifient pas du

---

hominibus bonæ voluntatis : it^{a} it^{aur} it^{b} itβ it^{c} it^{e} it^{f} (it^{ff2}) it^{l} it^{q} it^{r1} vg^{cl} Irenaeus^{lat} Origen^{lat} Ambrosiaster Hilary Athanasius^{lat} Ambrose Chromatius Jerome$^{11/15}$ Augustine$^{39/41}$; ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία : ℵ^{2} B^{2} E G H K L P Δ Θ Ξ Ψ 053 0233*vid* f1 f13 28 157 180 205 565 579 597 700 892 1006 1009 1010 1071 1079 1195 1216 1230 1241 1242 1243 1253 1292 1342 1344 1365 1424 1505 1546 1646 2148 2174 Byz Lect syr$^{pal(mss)}$ cop^{bo} arm eth geo slav Origen$^{2/5}$ Jacob-Nisibis Eusebius Philo-Carpasia Basil Apostolic Constitutions Gregory-Nazianzus Didymus Epiphanius Chrysostom Severian Marcus Eremita Paul-Emesa Cyril Proclus Theodotus-Ancyra Hesychius Teodoret Ps-Athanasius Cosmas Ps-Gregory-Thaumaturgus ς Dio.

[29] Note de la Bible de Neuchâtel.

[30] Voir A. Westphal, *op. cit.*, art. *Gloire*.

tout la même chose. Si l'on voit dans le génétif un complément subjectif, on comprend : aux hommes qui possèdent εὐδοκία, c'est-à-dire aux hommes « de bonne volonté » (c'est la version du *Gloria*) ; si l'on y voit un complément objectif, on doit comprendre : aux hommes qui reçoivent εὐδοκία de Dieu, aux hommes « objet de (sa) bienveillance », aux hommes « qu'il agrée ».

Il est frappant de constater que le choix entre les deux leçons manuscrites et les différentes traductions dépend de considérations théologiques importantes. Voici comment dom Calmet a expliqué la version canonique de la Vulgate (« aux hommes de bonne volonté ») :

> […] qui ont le cœur droit ; qui attendent avec empressement la venue de leur Libérateur ; qui sont disposés à le revecoir ; qui sont à lui par la disposition de leur cœur ; que Dieu a prévenus de ses grâces ; qu'il a aimés, qu'il a prédestinés, qu'il a prévus de toute éternité, par un effet de sa miséricorde. Ce sont là *les hommes de bonne volonté*, dont l'Ange parle en cet endroit : ce sont ceux dans qui Dieu a mis un cœur docile, et dont il a changé la volonté par sa grâce toute puissante ; mais il y avait une infinité de Juifs corrompus et endurcis, qui par la mauvaise disposition de leur cœur méritainet d'être privés du bonheur, et de la paix qu'il venait leur apporter. JESUS-CHRIST devait être la ruine des uns, et la résurrection des autres[31]. Salut, et paix aux bons ; et malheur aux méchants[32].

Cette interprétation ne fait cependant pas l'affaire des protestants, comme l'explique la Bible annotée de Neuchâtel (1900), qui opte résolument pour l'autre leçon (εὐδοκία). Pourquoi ? parce qu'elle traduit la « manifestation de la miséricorde infinie de Dieu, de sa bienveillance envers les hommes » ; les anges « chantent ce qui est, dans le dessein de Dieu, et ce qui sera pleinement réalisé en tous ceux qui auront part à la rédemption qu'ils annoncent ». La version catholique du *Gloria*, en revanche, n'est pas recevable selon les commentateurs :

> Elle donne au dernier membre de la phrase un autre tour et, si l'on adopte l'explication vulgaire, un sens tout différent : Paix

---

[31] Luc 2.34. [Note de dom Calmet]
[32] *Commentaire littéral […]. Les Évangiles de St Marc et de St Luc*, Paris, 1730, p. 314.

> sur la terre aux hommes de bonne volonté.
>
> Nous aurions donc ici l'expression, non de la bienveillance de Dieu, de son amour, mais d'une disposition du cœur de l'homme nécessaire pour avoir la paix. La Vulgate a popularisé en France cette version, qui convient parfaitement aux tendances pélagiennes du catholicisme. Mais la leçon du texte reçu a pour elle des autorités critiques considérables, la plupart des majuscules et des versions.

L'Évangile de l'ACÉBAC (1983), quant à lui, propose la traduction « paix sur la terre aux hommes qu'il aime », en l'expliquant ainsi : « L'étude attentive du texte grec original et de certains textes du premier siècle après le Christ qui utilisent la même expression (voir les écrits de Qumrân), montre sans équivoque possible qu'il s'agit des hommes *qui sont l'objet de la bienveillance (« bonne volonté ») divine.* Ainsi, le salut n'est pas offert au seul peuple d'Israël, mais *à tous ceux que Dieu aime,* c'est-à-dire à tous les hommes »[33]. Désormais, le salut est offert à tous les hommes sans exclusive. La TOB propose la même traduction (« sur la terre paix pour ses bien-aimés ») en expliquant que la formule « les hommes qui sont l'objet de la bienveillance divine » se retrouve dans les textes de Qumran, où elle désigne les privilégiés de Dieu ; en revanche, les commentateurs sont moins sûrs en ce qui concerne l'objet concret de la bienveillance divine : « Le sens que Luc entend donner à ces mots n'est pas clair ; ou bien il pense au peuple élu, comme au v. 10, ou bien sa perspective est universaliste et ce sont tous les hommes qui sont l'objet de la *bienveillance*, comme en 3.6 ».

Au 20e siècle, et malgré le texte bien connu du *Gloria*, c'est cette dernière traduction, la plus « arrangeante » disons, qui va généralement s'imposer dans les traductions :

---

[33] Même avis chez les commentateurs de la Bible de Neuchâtel : « Et même en admettant la variante [εὐδοκίας], il faut traduire : aux hommes de la bienveillance (de Dieu), […] car le mot grec exprime, non un sentiment de l'homme envers Dieu, mais une disposition miséricordieuse de Dieu envers l'homme. (Matthieu 11.26 ; Ephésiens 1.5,9 ; Philippiens 2.13) ».

– Bible de Jerusalem (1948-54) : « et sur la terre paix aux hommes objets de sa complaisance ! »
– Bible de la liturgie (1977) : « paix sur la terre aux hommes qu'il aime ».
– La Bible expliquée (1985) : « paix sur la terre pour ceux qu'il aime ».
– Hoffnung für alle (1982-96) : « er bringt der Welt Frieden und wendet sich den Menschen in Liebe zu ».
– New International Version (1973-84) : « and on earth peace to men on whom his favor rests ».

Arrivés à la fin de notre parcours, nous ne pouvons qu'approuver la conclusion d'un spécialiste – dont la « bonne volonté » est au-dessus de tout soupçon – selon laquelle les différents traducteurs de la Bible « se sont laissé conduire par des considérations doctrinales au lieu de s'en tenir à des considérations purement linguistiques »[34]. La même remarque vaut peu ou prou pour les retraductions d'Aristophane et de Martial, sauf que les considérations doctrinales cèdent la place à des considérations d'ordre esthétique et moral. Nous verrons dans notre deuxième partie comment certains textes, défigurés voire censurés par leurs premiers traducteurs, sont peu à peu jugés dignes d'être présentés sans fard aux lecteurs.

2. Aristophane et Martial

L'Antiquité classique ignorait à peu près complètement les bienséances. Elle appelait un chat un chat quand, au 19e siècle, le mot *mouchouir* faisait encore frissonner les puristes de la Comédie-Française. Il fut longtemps impossible de traduire correctement les grasses plaisanteries dont Aristophane agrémentait ses comédies, ou certaines épigrammes particulièrement obscènes de Martial : on avait recours à de pâles et mensongères contrefaçons dans le cas du premier, et à la censure ou à la paraphrase inintelligible dans le cas du

[34] Jean-Marc Babut, *Lire la Bible en traduction*, Paris, Cerf, 1997, p. 109.

second. Pudibonderie de la part des traducteurs ou simple respect des bienséances, d'un « horizon d'attente » esthétique (supposé ou réel) du public ? Une recherche approfondie le dirait peut-être. Nous nous sommes contentés, dans les pages qui suivent, de montrer, au gré de quelques exemples choisis au hasard, comment la langue leste et truculente, truffée de calembours et de grivoiseries, de nos deux auteurs a longtemps été défigurée par des traductions châtiées et châtrées, vieillottes et raides. Nous constaterons toutefois que cette pratique appartient heureusement au passé : les traducteurs modernes ont fini par comprendre que des écrivains comme Aristophane et Martial, mais aussi Lucien, Juvénal et bien d'autres encore sont des auteurs perdus si on continue à les traduire dans une langue rasoir et prude.

2.1. Aristophane

Commençons par la comédie bien connue de *Lysistrate* (411 av. J.-C.). On sait que l'héroïne éponyme de la pièce propose à ses congénères de forcer les hommes à faire la paix en refusant dorénavant tout rapport sexuel avec eux, ce qu'elle exprime tout simplement par (v. 124) : « Il faut nous abstenir du pénis (τοῦ πέους) ». En voici les premières traductions :

– Poinsinet (1784) : « Eh bien, Mesdames, c'est l'office conjugal qu'il s'agit de suspendre… »

– Artaud (1830) : « Il faut donc nous abstenir des hommes… »

– Talbot (1897) : « Il faut nous abstenir de la cohabitation ».

– Willems (1919) : « Eh bien, il faut nous abstenir du cas. (Grand émoi parmi les femmes) ».

Il y a au moins l'idée – complétée par une indication scénique dans la traduction belge au cas où elle ne fût pas comprise –, mais pas encore la chose. Au début du 20e siècle, la collection Guillaume Budé ose enfin la nommer, et les Classiques Garnier emboîtent immédiatement le pas :

– Van Daele (1923-30) : « Eh bien, il faut vous abstenir… du membre[35] ».
– Alfonsi (1932) : « Eh bien, nous devons nous priver de… verge ».

La traduction est encore fort raide, si l'on ose dire, mais la digue est rompue. Désormais les traducteurs vont s'ingénuer à imiter le style d'Aristophane, qui tient davantage du langage des halles que du dictionnaire médical :
– Debidour (1965-66) : « Eh bien, il nous faut renoncer au zob ».
– Thiercy (1997) : « Eh bien, nous devons nous passer de quéquette ! »
– Bianchi/Meltz (2003) : « Nous devons… nous passer de… bites ».

La proposition faite par Lysistrate indispose sérieusement les femmes présentes qui commencent par rejeter vigoureusement l'idée de faire la grève conjugale. Devant ce refus, Lysistrate s'exclame (v. 137) : « Ô sexe tout selon les fesses (παγκατάπυγον) que le nôtre ! »[36] Comme le mot grec n'a aucun équivalent en français, les traducteurs se sont longtemps contentés d'une simple paraphrase :
– Poinsinet (1784) : « Ô scandaleuse intempérance des femmes ! »
– Artaud (1830) : « Ô sexe dissolu ! »
– Talbot (1897) : « Ô lubricité commune à tout mon sexe ! »
– Willems (1919) : « Ô sexe tout entier voué à la luxure ! »
– Van Daele (1923-30) : « Ô sexe dissoulu que le nôtre tout entier ! »
– Alfonsi (1932) : « Ô sexe tout à fait débauché que le nôtre ! »

Il faut attendre les années soixante pour lire enfin des traductions davantage conformes à l'esprit de l'original :
– Debidour (1965-66) : « Ah ! le beau sexe que le nôtre ! Il ne pense qu'à se faire toujours boucher le petit coin ! »
– Thiercy (1997) : « Ah ! race toujours en rut que la nôtre ! »

---

[35] Dans une note de l'édition de poche (1996), l'éditrice précise : « *Peous*, pénis ».
[36] L'expression « tout selon les fesses » (ou « selon le cul ») provient de l'édition de poche de la traduction de Van Daele. Le *Dictionnaire grec-français* de Bailly (1894) propose, y compris dans ses révisions, comme unique traduction le pudique « infâme débauché ».

– Bianchi/Meltz (2003) : « Ah, les femmes… quelle bande de salopes ! »

So shocking ? Le lecteur pudibond n'a encore rien vu. Dans *Les Grenouilles* (405 av. J.-C.), Aristophane raconte plaisamment (v. 422-430) qu'un certain Clisthène épilait son anus (πρωκτὸν) sur les tombeaux ; qu'un Sébinos, du dème d'Anaphlystos et fils d'Hippobinos, combattait sur mer avec… une vulve (κύσθῳ)[37] ! Ce court passage, truffé de doubles sens et de jeux de mots salaces[38], a fait l'objet d'une réécriture à la fin du 18e siècle :

– Poinsinet (1784) : « Il nous est aussi revenu que Clisthène, au lieu de combattre, s'était caché dans les tombeaux, passant toute cette journée à s'épiler, des pieds jusqu'au menton, et jusques sous les yeux, pour paraître plus femme. En outre, il est venu ici un certain Anaphlystien[39] qui dit, à qui veut l'entendre, que Callias, fils d'Hippobinus[40], était très reconnaissable dans le combat naval d'Arginuse, à la crinière de femme, en guise de crinière de lion, qui lui flottait sur les épaules ». On notera que le « traducteur » n'a rien compris aux goûts sexuels de Clisthène : ce n'est pas pour ressembler aux femmes qu'il s'épilait les poils malséants, mais aux jeunes garçons ! Au 19e siècle, on commence au moins à devenir plus concret :

– Artaud (1830) : « J'appends que Clisthène, sur les tombes des morts, s'épile le derrière […] il gémit, il se désole, et appelle à grands cris son cher Sébinos d'Anaphlyste[41]. On dit aussi que Callias, le fameux fils d'Hippobinos, a pris une

---

[37] Autre lecture : κύσθου. Ναυμαχεῖν peut signifier βινεῖν (voir la note suivante) en grec argotique.

[38] « Ce dernier mot [Anaphlystos] évoque plutôt la masturbation mais n'ajouter qu'une lettre m'a semblé compenser cette légère inexactitude […]. Dans *Sébinos*, nom forgé ou traditionnel, on reconnaît le verbe βινεῖν, *baiser*, comme deux vers plus bas, pour *Callias, fils d'Hipponicos*, mais là, le français fait spontanément la plaisanterie d'Aristophane, qui transforme Ἱππονίκου en Ἱππoβίνου. » [Note de Thiercy]

[39] Le traducteur précise en note que le mot Anaphlystien peut aussi désigner un débauché.

[40] Le traducteur explique en note qu'il s'agit d'un « infâme efféminé. Le poète affecte de dire *Hippobinus* pour *Hipponicus*, comme par laps de mémoire ».

[41] « L'auteur joue sur les mots, et en tire des équivoques obscènes : *Sebinus*, de βινεῖν, *coire* ; *Anaphlyste*, bourg de l'Attique ; mais ressemblant au mot ἀναφλᾶν, *masturbare*. » [Note d'Artaud]

étrange crinière de lion pour combattre sur mer[42] ».

– Talbot (1897) : « J'apprends que Clisthène sur les tombeaux s'épile le derrière […] il gémit, il appelle Sébinos, d'Anaphlystos. […] l'illustre fils de Hippobinos, s'est vêtu d'un pelage de lionne, pour aller combattre sur mer ».

– Willems (1919) : « J'ai ouï dire que le fils de [sic] Clisthène, parmi les tombeaux, s'épilait le derrière […] il se désolait, gémissait et appelait à grands cris Sébinos, un quidam qui est d'Anaphlyste[43]. / On dit aussi que Callias, le fils fameux d'Hippobinos[44], prend part aux batailles navales, revêtu d'une pénillière[45] en guise de peau de lion ».

Cette crinière ou pelage de lion ne dit que la moitié des choses. Les traducteurs de la première moitié du 20e siècle ne pouvaient plus passer sous silence le jeu de mots :

– Van Daele (1923-30) : « Le fils de Clisthène, ai-je ouï dire, parmi les tombeaux s'épilait le derrière […] gémissait et appelait en criant Sébinos, quelqu'un qui est d'Anaphlyste[46]. / On dit aussi que Callias, celui que vous savez, le fils d'Hipponicos, s'est mis une vulve en guise de peau de lion pour livrer un combat naval ».

– Alfonsi (1932) : « Le fils de Clisthène, me suis-je laissé dire, épilait son derrière ; […] pleurait, appelait à grands cris Sébinos du dème d'Ana*(l)*… phlyste. On dit aussi que Callias, ce fils d'Hipponicos, se bat sur mer revêtu d'un sexe de femme en guise de peau de lion. »

---

[42] « […] ici, il joue encore sur le mot βινεῖν. » [Note d'Artaud]

[43] Dans une note, le traducteur, particulièrement pudibond ou incompétent (ou les deux), précise : « Nouvelle allusion aux mœurs contre nature de Clisthène. S'épiler le derrière est mis ici pour s'arracher les cheveux. Sébinos est un nom d'Athénien ; Anaphlyste, un dème de l'Attique, mentionné dans Hérodote. Mais ces deux mots sont pris au sens étymologique, et signifient : un paillard tout en rut ».

[44] Nouvelle note du traducteur : « Hippobinos signifie un paillard renforcé ».

[45] Pénillière : « Poil qui couvre la nature de la femme » (A. Delvau, *Dictinnaire érotique moderne*)

[46] Le traducteur explique en note le jeu de mots : le héros porte le « nom caractéristique Sébinos (le verbe βινεῖν désigne les *rapports sexuels*) du dème d'Anaphlyste (littéralement l'*attouchement*, ἀναφλάω) ».

On aura remarqué qu'un autre jeu de mot s'est glissé dans la dernière traduction. Désormais, les traducteurs vont rivaliser d'ingéniosité dans leurs trouvailles respectives, précisant au passage l'endroit précis où Clisthène s'arrachait les poils :

– Debidour (1965-66) : « Quant au rejeton de Clisthène / […] à ce que l'on m'a dit, / il s'arrachait les poils du cul / […] en appelant à grands abois Baisemignon de Branlebourg ! / Et Callias, fils d'Hippobyte, / vous savez ? on dit qu'il a mis / une peau de lion / pour livrer à coups d'éperon / de houleuses joutes d'amour. »[47]

– Thiercy (1997) : « J'ai entendu dire que Clisthène, / sur les tombeaux, s'arrachait les poils du cul […] pleurait et appelait à grands cris / Sébaise, celui d'Analphlystos. […] le fils d'Hipponicos, / va au combat navaginal vêtu d'une peau de lion. »

Les Thesmophories (411 av. J.-C.) contiennent le récit d'un adultère commis par une jeune femme sur l'autel de l'Apollon Agyée (protecteur des routes) : ayant rejoint son amant dans la rue, elle se fait prendre « penchée en avant (κύβδ' ἐχομένη), cramponnée au laurier » (v. 479-489). La scène est décrite d'abord de manière fort sobre, puis de plus en plus imagée :

– Poinsinet (1784) : « J'allai me jeter dans les bras de l'adultère, sans respect pour le simulacre d'Apollon Agyée, ni pour celui de la pudique nymphe Daphné, qui se dérobe aux poursuites ardentes de ce Dieu ». Une fois de plus, le lecteur n'y comprend rien. Qu'est-ce que les statues d'Apollon Agyée et de la nymphe Daphné viennent faire là-dedans ? Pour le savoir, il faut consulter les autres traductions :

– Artaud (1830) : « je me livrai à lui, en me penchant sur l'autel d'Apollon, et me tenant attachée au laurier ».

---

[47] Le lecteur des années 1960 identifiait immédiatement le jeu de mots sur le nom de Hippobyte alors que les lecteurs modernes se gausseront peut-être d'un nom grec dont la dernière syllabe fait penser à la taille de la plus petite unité adressable à un ordinateur.

– Talbot (1897) : « je m'échappe auprès de mon amant. Je me livre à lui, à demi couchée sur l'autel du Dieu des Rues, et me tenant attachée au laurier ».
– Willems (1919) : « j'allai trouver mon galant et subir son assaut à côté de l'Aguieus, courbant l'échine et me tenant au laurier ».
– Van Daele (1923-30) : « je sors et vais trouver mon amant : puis, je m'arcboutai près de l'Agueius en me courbant et cramponnée à son laurier ».
– Alfonsi (1932) : « je rejoignis mon amant, puis je m'appuyais près du petit autel du coin, le corps penché, les mains accrochées au laurier ».

Ce n'est pas très clair non plus, y compris dans les éditions universitaires. Au moins, Artaud propose-t-il une note explicative en bas de page : « κύβδα, *statum et habitum mulieris exprimit se componentis, ut ab amatore iniri possit*. Brunck ». Voici ce que le *iniri* donne à l'époque des films classés X :
– Debidour (1965-66) : « je m'évade vers mon gigolo. Et alors je me mets en posture, près de l'Apollon-Voyer, cramponnée au laurier, et… saute bélier ! »
– Thiercy (1997) : « je suis sortie retrouver mon amant. Alors, je me suis fait baiser / en levrette, près de l'Apollon de la rue, cramponnée au laurier ! »

Dernier exemple. Dans *Les Cavaliers* (424 av. J.-C.), Aristophane s'en prend violemment à un certain Ariphradès, dont il est dit (v. 1284-86) qu'il souille sa langue en des plaisirs immondes, léchant la hideuse rosée dans les bordels, salissant sa barbe et remuant les vulves (ἐσχάρας)[48]. Poinsinet s'attaque vaillamment à ce passage d'une rare obscénité : « c'est ce qui me contraint de vous le déférer, comme l'être le plus impur, depuis les pieds jusqu'à la tête. Oui, quiconque ne le regardera pas comme un personnage à fuir, et surtout comme une langue profane et toute souillée, ne boira jamais avec moi dans une même coupe ».

Artaud, quant à lui, refuse carrément de traduire ce passage en français mais en propose une traduction en latin : « Il a fallu ici supprimer trois ou quatre

[48] Selon le *Dictionnaire* de Bailly, ἐσχάρα signifie au singulier « fourneau », au pluriel « orifice des parties de la femme ».

vers. Une langue moderne ne pourrait supporter les turpidudes des expressions et des images que présente le texte »[49]. Willems, comme à son habitude, reste extrêmement évasif : « Il va dans de mauvais lieux humer à même la liqueur abominable, se souillant la moustache et farfouillant dans les lèvres ».

Talbot est le premier à donner une idée du texte original, même si l'on ne sait pas d'où il sort la fin de la phrase : « Il salit sa langue des plus honteux plaisirs, léchant la hideuse rosée des lupanars, souillant sa barbe, caressant les pustules ». Même dans les éditions universitaires, le sens de la dernière partie du texte reste dans le vague :

– Van Daele : « « dans les lupanars, il souille sa langue, débauché infâme, par des lèchements immondes, salissant sa barbe, perturbant les organes ».

– Alfonsi (1932) : « Il souille sa langue en des plaisirs ignobles, se livrant à d'immondes lèchements dans les mauvais lieux, salissant sa barbe en fouillant dans les coins ».

Enfin, Debidour (1965-66) tranche avec ses prédécesseurs en ne nous épargnant aucun détail : « Il met sa langue à toutes sauces en d'abjects délices, dans les bordels, se pourléchant de glaires immondes, s'engluant la barbe, et tripatouillant autour du trou ».

Trente ans plus tard, Thiercy (1997) reste plus près du texte (rosée) mais se trompe sur les sens du dernier mot : « Il souille sa langue dans des plaisirs honteux, / va dans les bordels lécher la rosée impure, / macule sa moustache, trifouille les bords du fourneau ».

Osons une première conclusion avant de passer à Martial. Aux 18e et

---

[49] Le recours pudique au latin pour rendre – ou ne pas rendre, voir les éditions de Martial, de Juvénal, etc. – les passages les plus obscènes n'est pas réservé à la littérature greco-latine ou aux traités de théologie morale (un classique allemand du genre, traduit en de nombreuses langues, comporte de nombreux passages du genre « Pollution ist die volle geschlechtliche Befriedigung cum effusione seminis aber ohne geschlechtlichen Verkehr » dans les articles concernant le sixième commandement). Dans l'édition anglaise de *La Vie sexuelle dans la Chine ancienne* de Robert Van Gulik publiée en 1961, la plus grande partie des traités taoïstes est donnée en latin ; dans une édition anglaise pourtant édulcorée du *Kin P'ing Mei*, *The Golden Lotus*, les passages les plus vifs parmi ceux qu'on a retenus sont imprimés en latin.

19e siècles, les différentes traductions des passages analysés présentent des versions fortement atténuées, voire incompréhensibles. Cette pudibonderie s'est même étendue au dictionnaire Bailly, car la traduction « infâme débauché » ne rend absolument pas le sens de κατάπυγον ! Les mots et expressions salaces ne sont rendus à peu près correctement que depuis le 20e siècle : les éditions universitaires ont ouvert le bal, les années soixante ont fait le reste. On a fini par découvrir derrière un Aristophane traduit dans la langue de Molière, un auteur dont les cochonneries n'ont rien à envier à celles de nos dramaturges modernes.

2.2. Martial

L'auteur romain Martial est bien moins connu qu'Aristophane, dont les pièces sont encore représentées aujourd'hui, parfois même par des lycéens. Les épigrammes de Martial n'ont jamais été exposées à des yeux innocents, elles s'adressent à des amateurs adultes, férus de latin ou pas. Point besoin de voile pudique : dès le 19e siècle, des traductions relativement fidèles sinon littérales existent sur le marché, même si les mots sans amidon ne font leur apparition que dans les éditions universitaires du 20e siècle[50]. Cela dit, il manque encore une traduction moderne et fidèle de l'ensemble des *Épigrammes*, l'équivalent de la traduction d'Aristophane publiée par la Pléiade[51]. Un lecteur qui ne connaît pas ou peu le latin ne saura pas toujours avec quelle mélange savoureux et inimitable de poésie et d'obscénité Martial a tourné certaines de ses épigrammes.

Il est relativement facile de traduire fidèlement les cochonneries d'Aristophane ; quand il dit en grec « il se fait enculer », on peut traduire par « il

[50] Et encore… Le traducteur de la collection Budé, H. J. Izaac, avoue dans son Introduction : « l'expression est parfois cynique au point de ne pouvoir passer dans une traduction littérale. […] j'ai dû parfois atténuer la crudité du texte, dont l'équivalent exact aurait dû être cherché dans les bas-fonds de notre langue » (t. I, p. xxv et xxxviii-xxxix).

[51] En français, il n'existe actuellement que des traductions d'épigrammes choisies, celles de D. Noguez et de J. Malaplate, qui satisfassent pleinement aux exigences de fidélité à l'orginal.

se fait enculer » en français. Avec Martial, c'est autre chose : une traduction littérale non seulement ôte tout caractère poétique aux épigrammes, mais il y a des passages où l'on peut faire trop ou pas assez. C'est une poésie érotique qu'il est parfois malaisé de rendre[52]. Voyons quelques exemples :

1. Livre III, 71 : *Mentula cum doleat puero, tibi, Nœvole, culus, / non sum divinus, sed scio quid facias.* (« Tandis que ton mignon souffre de la verge, toi, tu souffes du cul. »)

– Marolles (1655) : « Quelque chose faisant mal à ton garçon, et quelqu'autre chose à toi, Neuole ; je ne suis pas devin, mais je sais bien ce que tu fais. »

Si le lecteur n'est pas devin non plus, il aura du mal à comprendre de quoi souffrent les deux garçons…

– Volland (1807) : « Ton garçon ressent des douleurs à la béquille, tu souffres des f… ; je ne suis pas devin, mais je sais ce que tu fais. »

Le mot béquille pour désigner le pénis appartient au vocabulaire argotique ; malgré les points de suspension au mot « fesses », on commence à comprendre l'enjeu de l'épigramme. Même chose dans la traduction suivante :

– Simon (1819) : « Ton jeune esclave est atteint d'un mal honteux ; tu te plains d'une maladie analogue à la sienne ; je ne suis pas sorcier mais je connais vos ébats. »

Le « mal honteux » désigne assez clairement la nature des « ébats », du moins au lecteur averti. L'amateur de mots savants – la mentule désigne effectivement le pénis – déchiffrera sans peine les traductions suivantes :

– Verger (1834-35) : « Tandis que ton jeune esclave souffre de la mentule, toi, Névolus, tu souffres de la partie opposée : je ne suis pas devin, mais je sais ce que tu fais. »

– Dubos (1841) : non traduit.

---

[52] Voir aussi Pierre Laurens, « Traduire Martial », dans *Revue d'études latines*, 76, 1998, p. 200-215. Laurens y plaide pour un art de traduire qui à la fois respecte à la fois la densité poétique, la brièveté et le rythme des épigrammes.

– Nisard (1842) : « Tandis que ton jeune esclave souffre de la mentule, toi, Névolus, tu souffres du derrière. Je ne suis pas sorcier, mais je sais ce que tu fais. »
– B*** (1842-43) : « Quand je vois ce jeune garçon souffrir de sa *mentula*, et toi de ton derrière, Nævolus, je ne suis pas sorcier, mais je sais bien quel rôle tu remplis » (t. III, p. 193).

La révolution, à nouveau, vient de l'édition universitaire. Au début du 20e siècle, la verge et le cul apparaissent dans la collection Guillaume Budé :
– Izaac (1930-33) : « Ton jeune esclave a mal à la verge ; toi, Névolus, tu as mal au cul. Je ne suis pas sorcier : mais je devine ce que tu fais. »

Cinquante ans plus tard, les traducteurs n'hésitent plus à appeler un chat un chat :
– Noguez (1989) : « C'est du cul que tu souffres et ton boy de la queue : / Je devine aisément de l'affaire le nœud ».
– Malaplate (1992) : « Ton esclave a mal à la … [pine] / Toi, c'est au cul. À ces effets, / Sans être devin je devine, / Ô Névolus, ce que tu fais ».
2. Livre III, 72 : *Vis futui […] aut infinito lacerum patet inguen hiatu / aut aliquid cunni prominet ore tui.* (« Tu veux être baisée […] ou bien ton sexe déchiré (ou mutilé) présente une fente énorme, ou bien quelque chose dépasse de l'orifice de ton con. »)
– Marolles (1655) : « Tu veux faire la coquette, […] ou quelque chose de pis ».

C'est tout ce que le bon abbé de Marolles consent à traduire. Les versions suivantes restent assez dans le vague : les traducteurs s'en sortent en ayant recours aux paraphrases ainsi qu'aux mots argotiques et savants.
– Volland (1807) : « tu veux que te t'aime […]. Ton anneau déchiré paraît-il un gouffre, et quelque proéminence en dépare-t-elle l'entrée ? »
– Simon (1819) : « Vous voulez bien vous livrer tout entière – auriez-vous sur le corps quelqu'ouverture exagérée, quelque tumeur extraordinaire ? »
– Verger (1834-35) : « Tu veux que je te fasse goûter les plaisirs de Vénus […]

ou bien l'ouverture inguinale[53] est chez toi d'une énorme grandeur ».

– Dubos (1841) : non traduit.

– Nisard (1842) : « Tu veux bien, Laufeia, te livrer à moi, […] ou ta nymphe déchirée présente un développement exagéré, ou quelque excroissance en dépare les bords ».

Le traducteur anonyme est plus malin. Comme dans l'exemple précédent, il refuse de traduire les mots qui fâchent mais il est évident que pour un lecteur français cultivé, le sens des mots latins saute aux yeux :

– B*** (1842-43) : « Tu veux être *fututa* […] ou ta vulve déchirée est d'une largeur infinie ; ou quelque excroissance domine l'orifice de ton *cunnus* » (t. III, p. 111).

B*** anticipe même sur les traducteurs de la collection Budé dans l'emploi du terme techique vulve. Ceux-ci, Izaac en l'occurrence, ont à leur tour recours à l'argot pour exprimer les plaisirs de Vénus :

– Izaac (1930-33) : « Tu veux bien que je te besogne […] ou ton bas-ventre pourfendu bâille sans mesure, ou quelque protubérance en dépare l'orifice ».

Traduction correcte, mais scolaire, et finalement peu claire. Avec un peu de talent, on peut faire infiniment mieux :

– Noguez (1989) : « Tu veux bien que je te saute […]. Ou ta chatte mutilée bée infiniment, / Ou quelque protubérance défigure l'orifice de ton con ».

Les deux exemples suivants, comme le précédent, montrent la gêne éprouvée par les traducteurs à employer le mot juste :

3. Livre III, 74 : *hoc fieri cunno, Gargiliane, solet* (« cela ne convient qu'au con »).

– Marolles (1655) : non traduit.

– Volland (1807) : « tant de soins, Gargilius, semblent ne convenir qu'au

[53] Qui a rapport à l'aine.

breloqueur[54] ».

– Simon (1819) : « Ce rôle ne convient qu'au bijou qui distingue un autre sexe ».

– Verger (1834-35) : « Ce rôle ne convient qu'à l'organe caractéristique de la femme ».

– Dubos (1841) : non traduit.

– Nisard (1842) : « qu'à l'organe secret des femmes ».

– B*** (1842-43) : « cette métamorphose ne sied qu'à un *cunnus* » (t. III, p. 131).

– Izaac (1930-33) : « on ne traite ainsi pour l'ordinaire qu'une vulve ».

4. Livre III, 87 : *Narrat te rumor, Chione, numquam esse fututam / atque nihil cunno purius esse tuo* (« Le bruit court, Chioné, que tu n'as jamais été baisée, et qu'il n'y a rien de plus pur que ton con »).

– Marolles (1655) : « Le bruit commun nous apprend que tu n'as jamais été baisée, Chione, et qu'il n'y a rien de si pur que toi ».

– Volland (1807) : « Chione, le bruit court que tu n'as jamais été aimée, et que rien n'est plus chaste que ton anneau ».

– Simon (1819) : « On assure, Chione, que vous n'avez jamais goûté le plaisir amoureux, et que la partie par où pèche votre sexe est chez vous de la plus pure intégrité ».

– Verger (1834-35) : « Le bruit court, Chioné, que tu n'as jamais eu commerce avec aucun homme, et qu'il n'est rien de plus pur que ton organe sexuel ».

– Dubos (1841) : non traduit.

– Nisard (1842) : « Le bruit court, Chioné, que jamais personne n'eut affaire avec ton bijou, et qu'il n'est rien chez toi de plus pur que lui ».

Après ces tergiversations, c'est B*** qui décroche la palme en en rajoutant – si l'on peut – sur le texte de Martial :

---

[54] Les breloques désignent les testicules dans l'argot du 19e siècle.

– B*** (1842-43) : « Ceux qui se font sucer prétendent, Chioné, que tu ne fus jamais *fututa*, et que rien n'est plus pur que ton *cunnus* (t. III, p. 141).

Après ce feu d'artifice, Izaac a l'air triste avec ses mots tirés de l'argot et de l'anatomie médicale :

– Izaac (1930-33) : « La rumeur publique prétend, Chioné, que tu n'as jamais été besognée et qu'il n'y a rien au monde de plus immaculé que ton vagin ».

Malaplate, en véritable poète, montre qu'on peut dire les choses de manière élégante et fine, sans rechigner devant l'expression crue :

– Malaplate (1992) : « On prétend, Chioné, que nul ne t'a baisée / Et qu'il n'est rien de plus pur au monde que ton … [con] »

Le dernier exemples dépasse les bornes de la bienséance pour plusieurs traducteurs. Marolles déclare forfait : « Cette infâme pièce de douze vers est la vingt-huitième indigne d'être expliquée [= traduite] » ; Simon et Dubos ne la traduisent pas non plus.

5. Livre XI, 78 : *Pedicare semel cupido dabit illa marito* (« elle [la mariée] ne permettra qu'une fois au mari ardent de la sodomiser »). Le verbe *pedicare*, absent de l'honorable dictionnaire Gaffiot, va exercer l'imagination des traducteurs successifs… s'ils consentent à traduire l'épigramme :

– Volland (1807) : « elle se prêtera une seule fois à tes désirs ».

– Verger (1834-35) : « Une fois seulement, elle laissera l'amour de son mari s'égarer ».

L'action commence à se préciser petit à petit :

– Nisard (1842) : « Une fois seulement […] elle le laisse diriger ses attaques par derrière ».

– B*** (1842-43) : « D'abord, elle va n'offrir que ses fesses à ta possession conjugale » (t. III, p. 177-179).

Enfin, nous avons la chose, mais pas le mot :

– Izaac (1930-33) : « Elle ne permettra qu'une fois à son ardent époux de la traiter comme eux [ses mignons] ».

Au début du 20e siècle, les traducteurs reculent devant le dernier tabou, le mot « enculer ». Osons un pronostic : le prochain traducteur des *Œuvres complètes* de Martial ne sera plus tourmenté de ces scrupules.

Pour compléter ce tableau rapide, il est intéressant de jeter un coup d'œil sur les traductions de nos auteurs salaces faites dans quelques autres langues. Sans entrer dans les détails, on constatera, en étudiant les exemples proposés dans les Annexes 1 et 2, que les traductions en allemand suivent à peu près le même chemin que les françaises, alors que les traductions universitaires anglaises parues en même temps que la collection Budé restent encore loin derrière les « audaces » de leurs homologues français, avant de se rattraper à partir de 1968. Pour Aristophane, les éditeurs de langue allemande continuent à rééditer la désormais classique traduction allemande de L. Seeger alors que Martial a fait l'objet d'une traduction universitaire récente qui ne laisse rien à désirer.

Arrivés au terme de nos flâneries, force est de constater que traduire est toujours un parti pris. Non seulement parce que, quand on passe d'une langue à une autre, on ne trouve pour ainsi dire jamais de l'identique, mais surtout parce que certains traducteurs n'hésitent pas à « corriger » le texte chaque fois qu'il ne leur plaît pas, soit pour un motif littéraire, soit pour un motif théologique. Dans quelle version de la Bible se trouve l'inspiration divine ? aux fidèles de se faire un avis. Quant aux œuvres d'Aristophane et de Martial, l'infidélité criante de la plupart des versions anciennes mérite d'être dénoncée haut et fort. Il n'existe sans doute pas de traduction parfaite, mais il est certain que les traductions infidèles sont légion. Libre aux dramaturges et aux enseignants de remanier des passages qu'ils jugent inconvenants pour leur public ; au 18e siècle, Voltaire allait jusqu'à réécrire des pièces de Shakespeare pour les accommoder au goût français. Mais qu'on ne présente plus des versions *ad usum Delphini* sous le nom de leur auteur ! Si un Tartuffe traduit en allemand ou anglais s'adressait à Dorine, dans la scène 2 de l'acte III de la pièce éponyme de Molière, en lui

lançant l'équivalent d'un « cache tes nichons qui me font bander », notre vénérable auteur se retournerait dans sa tombe. Pourquoi les traductions d'Aristophane dont les personnages s'expriment comme ceux de Molière seraient-elles plus acceptables ?

Annexe 1 : Les *Comédies* d'Aristophane traduites en allemand et en anglais

1. *Lysistrate*, v. 124 :
– Seeger (1845-48) : « Der Männer müssen wir uns streng enthalten ».
– Schnitzer (1851-54) : « Enthalten also müssen wir uns von des Mannes Ding. ».
– Minckwitz (1856-81) : « So wißt, entsagen müssen wir hinfort – dem Stift ».
– Schadewaldt (1964) : « Enthalten also müssen wir uns des – des Dings ».
– Fried (1985) : « Nun, gut : Wir dürfen mit den Männern nicht ins Bett ».
– Rodgers (1902-16) : « We must abstain – each – from the joys of Love ».
– Henderson (1998-2002) : « All right. We're going to have to give up – the prick ».

2. *Lysistrate*, v. 137 :
– Seeger (1845-48) : « O durch und durch verbuhlt ist dies Geschlecht! »
– Schnitzer (1851-54) : « O durch und durch verbuhltes ganzes Weibergeschlecht! »
– Minckwitz (1856-81) : « Ach, unser Geschlecht ist wahrlich durch und durch verbuhlt! »
– Schadewaldt (1964) : « Oh ! durch und durch verbuhlt ist unser ganz

Geschlecht! »

– Fried (1985) : « O Fraun! – Wie sind wir ohne allen Halt! / Das reinste Trauerspiel! Für nichts als nur fürs Bett! »

– Rodgers (1902-16) : « O women! women! o our frail, frail sex! »

– Henderson (1998-2002) : « Oh what a low and horny race are we! »

3. *Les Grenouilles*, v. 422-430 :

– Seeger (1845-48) : « Von Kleisthenes aber hör ich: / Er sitzt am Grab und rupft / sich bloß den Bloßen […] Un heult und schreit um Sebinos, / Den reizenden Manustuprier! / Von Kallias dort vernahm ich, / Dem Hurensohn, er diene / Zur See und trag' als Löwenhaut – ein Schamfell! »

– Minckwitz (1856-81) : « Von Kleisthenes vernehm ich: / Im Reich der Gräber rupft er / Den Steiß sich kahl […] und schreit und heult um seinen / Sebinos, diesen Burschen aus Fließauerbach! / Und Kallias, Hippposprings / Erzeuger, hält, gekleidet / In Löwenhaut, Seeschlachten nur in – Weiberschoß! »

– Mähly (1885) : « Von Kleisthenes vernehm ich, / Er rupfe sich am Grabe / Das Haar vom Steiß […] Verweint er un bejammert / Freund Stangemeier, der aus Hinterpommern ist. / Von Kallias gar heißt es, / Dem Sohn des Hippobuhlen, / Im Löwenfelle fecht' er mit dem Unterrock ».

– Rodgers (1902-16) : « And Cleisthenes, they say, / Is among the tombs all day, / Bewailing for his lover with a lamentable whine. / And Callias, I'm told, / Has become a sailor bold, / And casts a lion's hide o'er his members feminine ».

– Henderson (1998-2002) : « And I hear that Cleisthenes' son / is in the graveyard, plucking / his arsehole […] waiting and weeping / for Humpus of Wankton, whoever that may be[55]. And Callias, we're told, / that son of Hipocoitus, / fights at sea in a lionskin made of pussy ».

---

[55] Le traducteur précise en note : « 'Sebinus of Anaphlystus' (suggesting *se binein* 'fuck you' and *anaphlan* 'masturbate') is evidently a factitious name ». *To hump* et *to wank* sont des mots très explicites en anglais.

4. *Les Thesmophories*, v. 479-489 :

– Seeger (1845-48) : « Zum Liebsten, und, am Lorbeerbaum mich haltend, / Beim Bild Apolls, gekrümmt lass' ich ihn dran ».

– Schnitzer (1851-54) : « dann ergab ich mich / Beim Straßenhort[56], krumm an den Lorbeerbaum gelehnt ».

– Wessely (1856-81) : « zum Buhlen, dem ich, vorgebückt, / Mich klammernd an den Lorbeerbaum beim Straßenhort, / mich überließ ».

– Rodgers (1902-16) : « and I and lover / Meet by Aguieus and his laurel-shade, / Billing and cooing to our hearts' content »[57].

– Henderson (1998-2002) : « Then I bend over, holding onto the laurel tree by Apollo's Pillar, and get my humping ».

5. *Les Cavaliers*, v. 1284-86 :

– Seeger (1845-48) : « Seine eigne Zunge schändet er mit ekelhafter Lust, / In Bordellen leckt er züngelnd auf den geilen Hurenschleim, / Mit dem Abschaum wüster Wollust, pfui, beschmiert er sich den Bart ».

– Wessely (1856-81) : « Denn die Zung' im eignen Halse schändet er mit schnöder Lust, / Leckt in Freudenmädchenhäusern auf den ekelhaften Schleim, / Schmiert den Bart sich voll und wühlt in feilen Dirnen Schoß herum ».

– Rodgers (1902-16) : « Novel forms of self-pollution, bestial tricks unknown before. / Yea, to nameless filth and horrors does the loathsome wretch descend ».

– Henderson (1998-2002) : « He pollutes his own tongue with disgraceful gratifications, licking the detestable dew in bawdyhouses, besmirching his beard, disturbing ladies' hotpots ».

---

[56] Le traducteur indique dans une note qu'il s'agit de l'Apollon Aguiens.

[57] La véritable traduction du passage est indiquée en note… en latin : « Inclinatio corpore iuxta signum Apollinis, prehensaque lauro, subagitata sum ».

Annexe 2 : Les *Épigrammes* de Martial traduites en allemand et en anglais

1. Livre III, 71 :

– Barié/Schindler (2002) : « Wenn dem Jungen der Schwanz und dir, Naevolus, der Arsch weh tut: / nun, ein Prophet bin ich nicht, aber ich weiß, was du treibst. »

– Bohn (1875) : « Your slave, Naevolus, is suffering from a disgraceful disease; yourself, from one analoguous to it. I am no sorcerer, but I know what you are about. »

– Ker I (1919-1920) : « Seeing that the boy is sore, and you too, Naevolus, though I am no diviner, I know what you are up to. »

– Ker II (1968) : « Seeing that the boy's prick is sore, and your backside, Naevolus, though I am no diviner, I know what you are up to. »

– Bovie (1970) : « Since your slave's prick is as sore as your ass, without being a prophet I can guess what you're doing. »

– Shackleton Bailey (1993) : « The boy's cock hurts him, Naevolus, your ring hurts you. I am no diviner, but I know what you are up to. »

2. Livre III, 72 :

– Barié/Schindler (2002) : « Du willst, daß ich dich vögle […] oder dein geschundenes Geschlecht klafft mit einem riesigen Spalt, / oder es ragt etwas aus dem Eingang deiner Scham heraus ».

– Bohn (1875) : pas traduit

– Ker I (1919-20) : « You wish to have an amour with me […] or your person is lacerated and used up, or you have a protuberance somewhere ».

– Ker II (1968) : « You wish to be poked by me […] or your groin is lacerated and used up or you have a lump at the mouth of your quim ».

– Bovie (1970) : « You like to fuck […] or you worry about exposing the scarred slot with its huge opening, or that some inner part may protrude from your cunt ».
– Shackleton Bailey (1993) : « You want to be fucked, Saufeia […] or your split groin yawns with a bottomless cavern, or something protrudes from the mouth of your cunt ».

3. Livre III, 74 :
– Barié/Schindler (2002) : « So behandeln, Gargilianus, Frauen gewöhnlich – ihre Scham ».
– Bohn (1875) : « leave such things for the other sex ».
– Ker I (1919-20) : « this is wont to be done by women elsewhere ».
– Ker II (1968) : « this is wont to be done by a woman with her quim ».
– Bovie (1970) : « That treatment is usually reserved for the cunt ».
– Shackleton Bailey (1993) : « This is what is usually done with a cunt ».

4. Livre III, 87 :
– Barié/Schindler (2002) : « Chione, es geht das Gerücht, du seiest noch nie gevögelt worden / und nichts sei reiner als deine Möse ».
– Bohn (1875) : « Rumour says, Chione, that you have never had to do with man, and that nothing can be purer than yourself ».
– Ker I (1919-20) : « Rumour reports that you, Chioné, have never had amour with men, and that nothing is purer than your person ».
– Ker II (1968) : « Rumour reports that you, Chione, have never been poked, and that nothing is purer than your quim ».
– Bovie (1970) : « The story gœs that you have never been fucked, Chione, and that your midriff is inviolate ».
– Shackleton Bailey (1993) : « Rumour has it, Chione, that you have never been fucked and that is nothing purer than your cunt ».

5. Livre XI, 78 :

– Barié/Schindler (2002) : « Daß er sie selbst von hinten nehme, wird sie dem begehrlichen Mann nur einmal gestatten ».

– Ker I (1919-20) : « Essa darà una volta da pedicare all'avido marito ».

– Ker II (1968) : « Now, she will grant sodomy just once to her wishful husband ».

– Shackleton Bailey (1993) : « She will let her eager sponse sodomize her once ».

Annexe 3 : Éditions d'Aristophane

Théâtre, traduit en français […] par M. Poinsinet de Sivry, Paris, 1784, 4 vol.

Comédies, traduites du grec par M. Artaud, 4e édition, Paris, Didot, 1855, 2 vol. (1ère éd. 1830)

[Œuvres complètes], traduction nouvelle par Eugène Talbot. Préface de Sully Prudhomme, Paris, A. Lemerre, 1897, 2 vol.

[Œuvres complètes]. Traduction avec notes et commentaires critiques par Alphonse Willems, Paris, Hachette, et Bruxelles, Lebègue, 1919, 3 vol.[58]

[Œuvres complètes]. Texte établi par V. Coulon et traduit par H. Van Daele, Paris, Les Belles Lettres, 1923-30 (14e tirage revu et corrigé 2002), 5 vol. (collection Guillaume Budé).

Théâtre. Nouvelle édition avec une introduction, des notices et des notes par Marc-Jean Alfonsi [=traducteur], Paris, Garnier, 1932, 2 vol.

Théâtre complet. Texte traduit, présenté et annoté par Victor-Henry Debidour, Paris, Gallimard, 1965-66, 2 vol.

---

[58] Étant donné que le traducteur, d'origine belge, est né en 1839 et mort en 1912, sa traduction date plutôt de la fin du 19e siècle.

Théâtre complet. Textes présentés, établis et annotés par Pascal Thiercy [=traducteur], Paris, Gallimard, 1997 (Bibliothèque de la Pléiade).
Lysistrata. Traduit du grec par Lætitia Bianchi et Raphaël Meltz, Paris, Arléa, 2003.
Werke. Übersetzt von Ludwig Seeger, Frankfurt/Main, Rütten, 1845-48, 3 vol. (de très nombreuses rééditions jusqu'à nos jours).
Werke. Im alten Versmaß übersetzt von Dr. C.F. Schnitzer, Stuttgart, Metzler, 1851-1854, 11 vol.
Lustspiele. Verdeutscht von Johannes Minckwitz, Stuttgart, Hoffmann, 1856-1881, 4 vol. (certaines pièces ont été traduites par I. E. Wessely).
Werke. I. Die Wolken – Die Frösche. Übersetzt […] von Jakob Mähly, Stuttgart und Berlin, W. Spemann, [1885].
Lysistrata. Bühnenfassung. Übersetzung und Bearbeitung Wolfgang Schadewaldt, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1964.
Lysistrata. Die Komödie des Aristophanes. Neu übersetzt von Erich Fried, Berlin, Klaus Wagenbach, 1985.
[Comedies], edited translated, and explained by Benjamin Bickley Rodgers, London, Bell, 1902-1916, 11 vol. Nouvelle édition dans :
[Works]. With an English translation of Benjamin Bickley Rogers, London, Heinemann, et Cambridge, Harvard University Press, 1924, 2 vol. (Loeb Classical Library).
[Works]. Edited and translated by Jeffrey Henderson. Cambridge, Harvard University Press, et London, 1998-2002, 4 vol. (Loeb Classical Library).

Annexe 4 : Éditions de Martial

Toutes les épigrammes de Martial en latin et en français, avec de petites notes, Paris, 1655 (traduction par l'abbé de Marolles, traducteur du… Nouveau

Testament en 1649 !).

Épigrammes, traduction nouvelle et complète par feu E.-T. Simon […], Paris, Guitel, 1819, 3 vol.

Épigrammes, latines et françaises. À Paphos, de l'imprimerie du dieu des amours, [1807], 3 vol. (traduction par Volland ; les épigrammes « libres » ont été regroupées dans le troisième volume).

Épigrammes. Traduction nouvelle par V. Verger, N.-A. Dubois, J. Mangeart, Paris, Panckoucke, 1834-35, 4 vol.

Épigrammes, traduites en vers français par Constant Dubos [...], Paris, J. Chapelle, 1841.

Toutes les épigrammes de Martial, en latin et en français, distribuées dans un nouvel ordre, avec notes, éclaircissements et commentaires, publiées par M. B*** [Beau], Paris, 1842-43, 3 vol. L'éditeur a complètement changé l'ordre des épigrammes.

Œuvres complètes, avec la traduction de V. Verger, N.-A. Dubois et J. Mangeart. Nouvelle édition, revue par Félix Lemaistre, N.-A. Dubois [...], Paris, Garnier frères, 1864, 2 vol.

Stace, Martial, […], *Œuvres complètes*, avec la traduction en français, publiées sous la direction de M. Nisard, Paris, J.J. Dubochet, 1842.

Épigrammes. Texte établi et traduit par H. J. Izaac. Paris, Les Belles Lettres, 1930-33, 2 t. en 3 vol. (collection Guillaume Budé).

Épigrammes, choisies, traduites du latin et présentées par Dominique Noguez, Paris, Orphée/La Découverte, 1989.

Épigrammes. Traduction nouvelle et présentation de Jean Malaplate. Édition bilingue, Paris, Gallimard, 1992 (choix).

Epigramme, lateinisch-deutsch. Herausgegeben und übersetzt von Paul Barié und Winfried Schindler, Düsseldorf und Zürich, Artemis und Winkler, 2002.

Epigrams. Translated into English Prose, London, Bell, 1875 (traduction par Henry George Bohn ; il manque les livres XI et XIV).

Epigrams, trans. Walter C.A. Ker, London, W. Heinemann, et Cambridge, Harvard University Press, 1919-20, 2 vol. (Lœb Classical Library). Une édition révisée par un anonyme a paru en 1968.

Epigrams. Newly translated and with an introduction by Palmer Bovie, New York, New American Library, [1970] (contient seulement les trois premiers livres).

Epigrams, edited and translated by D.R. Shackleton Bailey, Cambridge et London, Harvard University Press, 1993, 3 vol. (Lœb Classical Library).